



Ainsi
Berlin

LAURENT PETITMANGIN

Par l'auteur de
Ce qu'il faut de nuit

Lauréat de 20 prix littéraires

Ainsi Berlin

Laurent Petitmangin

Ainsi Berlin

r o m a n


la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-800-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le programme Spitzweiler a été mis au jour en 1991 lors de l'accès aux archives déclassifiées de la RDA (second lot). Il avait pour objet d'assurer à l'Allemagne de l'Est un vivier de scientifiques à même de rivaliser avec ceux du grand frère soviétique. Quel qu'en soit le prix. Certains noms ont été changés.

PROLOGUE

Il me tomba littéralement des bras. Un jeune gars, sûrement plus jeune que moi de quelques années, c'était difficile à dire, la guerre compliquait tout, la lecture des visages aussi, et le sang qui versait de son cou en jets saccadés achevait de le rendre sans âge. Son corps, je le ceinturai plusieurs minutes, pour l'empêcher de s'effondrer, une drôle d'impression, une drôle d'idée là où on était rendus. Un corps qui me semblait proche, la chaleur d'un frère, il n'était pas si lourd, mais ce fut ma tête, prise d'un soudain dégoût, qui commanda de le lâcher.

Je m'accroupis quand même à côté de lui, je lui dis « attends », et juste ce mot que je répétais plusieurs fois, comme s'il suffisait à tout enrayer.

Je l'embrassai, maladroitement, sur le front, vaine excuse, je mâchurai le sang sur sa chemise. Je restai encore, je toussai et déglutis, moi qui pouvais encore le faire, je crachai poudre et poussière, tout ce que nous venions de vivre, ces quelques minutes essentielles et celles qui avaient précipité l'instant, l'acmé d'une journée comme tant d'autres déjà, et je me sauvai, car cela ne servait plus à rien de rester.

1.

Je rencontraï Käthe Spitzweiler pendant la guerre, d'abord dans la Rote Kapelle, puis nous nous retrouvâmes dans le groupe Neubauer. Nous étions tous deux rédacteurs, elle avait une écriture de chien, mais de belles idées. Je m'occupais de la distribution des tracts dans les milieux chics de Berlin, c'était dangereux, beaucoup n'hésitaient pas à appeler la police quand ils nous voyaient, mais de temps à autre une femme se manifestait, voulait nous aider, et nous donnait un petit tableau ou de l'argenterie, qu'on aurait toutes les peines du monde à refourguer à bon prix. Elle nous demandait de bien retenir son nom, et celui de ses enfants. Parfois elle nous les présentait :

– Voyez, monsieur, il faudra vous souvenir de lui. Et de sa sœur. Ils n'ont rien fait. Voilà, monsieur, c'est de bon cœur, allez-y maintenant, ceux du troisième vont revenir, et ne vous aiment pas.

Käthe Spitzweiler sortait rarement. Elle venait chaque jour, en prenant soin de changer ses horaires. Parfois pour une petite heure. Il était impossible de savoir ce qu'elle faisait par ailleurs. Jamais elle n'acceptait de se promener. Trop dangereux. « C'est mieux comme cela. » J'ai beau chercher, je n'ai guère d'autres souvenirs de cette époque, je ne pourrais dire si les étés furent chauds ou froids, je me rappelle quelques journées étouffantes, et ses longues jambes. Des jambes très pâles, magnifiques.

Nous nous perdîmes de vue quand les têtes du réseau furent arrêtées. Il devenait trop risqué de revenir au local. Je repassai à quelques reprises dans le quartier, je crus la voir une fois, mais elle n'était pas seule. Peut-être avait-elle été prise, retournée, elle pouvait servir d'appât, alors je taillai mon chemin.

À la fin, je sortais uniquement à la nuit

tombée, vers les dix heures, malgré les bombardements. Ces tonnes de ferraille qui s'abattaient sur la ville, j'en étais à la fois content et terrorisé. Berlin s'effaçait petit à petit. Dans un magma flou, où les détails se perdaient. Ne restaient que contrastes violents, collectifs, absolus. Là, un mur encore debout s'opposait à la chute de tout, mais on savait que ce n'était que sursis, et que demain lui aussi serait à terre.

Durant ces nuits, je me parlais à petits mots pour conjurer le sort, dans un flot incessant d'injonctions, de grossièretés, et de prières :

– Va pas craquer maintenant, bordel, ce serait idiot. Encore deux minutes à découvert, et après ça devrait être bon. Après le croisement, crois-moi, tu seras à l'abri. Allez, bouge-toi maintenant, bouge-toi ! Reste pas comme ça, c'est un coup à choper la mort.

Ou encore :

– Qu'est-ce qu'il fabrique ce tordu ? Il me revient pas. Tiens-toi prêt, Gerd, bordel, tiens-toi prêt à le buter !

Je ne cessais de soliloquer, je m'en remplissais la tête de ce babil, et la seule fois où je crus

pouvoir m'en passer je me pris une balle dans l'arrière de la cuisse. Pas la balle en direct, son ricochet. Ma chance. Je n'ose imaginer ce qu'un impact à bout portant aurait donné, il m'aurait sectionné la jambe, et plutôt salement, il en aurait fait une bouillie.

Je dus rester longtemps alité, pris de fièvre pendant tout ce temps, à me demander si ma jambe avait été bien récurée. « On n'a pas été obligés de la couper, vous devriez vous en souvenir », me dit l'infirmier quand je me plaignis trop de la douleur. Un « d'ailleurs, qu'est-ce que vous fichiez dans ce coin » acheva de me convaincre de la boucler.

Dès que je fus en état d'arquer, je repris mon rôle de facteur avec plaisir. Je me déplaçais plutôt vite pour ce que j'avais à faire, et cette blessure me semblait un tribut honnête à la guerre, une autre façon, ma foi, de conjurer le sort.

Je ne garde aucun souvenir de mes trajets, toutes ces cours et ruelles qui étaient autant de chausse-trappes. Quelle importance avaient ces messages qu'il fallait livrer sans tarder à tel groupe de résistants ? Je ne me posais pas de

questions, je prenais les courses avec plaisir, soulagé qu'on me demandât uniquement de faire circuler ces papiers. Tenir une arme, aller au corps à corps, je l'avais fait, c'était encore autre chose. J'accomplissais mes missions comme le bon nageur que j'étais, dans la coulée, en apnée, en évitant surtout de trop réfléchir.

Les détonations, ça je m'en souviens, le bruit si particulier d'une bombe, ce sifflement, et l'onde, longue à venir, pourtant inexorable, avec tout ce qu'elle charriait d'immeubles et de vies démolis. Le son de la guerre, je me le rappelle, pas les images.

Le son de la guerre, et celui de cette école de musique. Je l'entendais de ma chambre. Les cours démarraient en fin d'après-midi, une trêve avant le fracas de la nuit. Des sons clairs et apaisés de flûte, de clarinette parfois, sortaient de cet appartement. Ainsi des parents continuaient d'envoyer leurs enfants apprendre la musique. Qui étaient ces gens? Que faisaient-ils de leurs journées? De quel camp étaient-ils? Leurs enfants se montraient doués, les sons beaux tout de suite, pas d'ânonnement, comme s'il fallait

se dépêcher d'être juste. Un son qui traversa la guerre, survécut aux raids anglais et américains, et qui s'arrêta d'un coup, sur un des tout derniers bombardements russes, quand leurs *Iliouchine II* anéantirent le quartier.

C'était un drôle de sentiment de voir ces avions, de souhaiter le ravage de la ville, car il n'y avait plus d'autre solution pour gagner la guerre, et d'espérer que, le soir encore, il y aurait des nuées pour envahir notre nuit, et qu'elles éventreraient, quartier après quartier, la bête. Je me persuadais, dans une grande sottise, que ceux qui devaient être sauvés, Käthe, les camarades, ne seraient pas touchés, comme si la foudre choisissait là où elle tombait.

2.

Je retrouvai Käthe après la guerre, au printemps, à la résidence d'Ulbricht. Nous étions encore de jeunes cadres du Parti. La résidence était magique. Ulbricht passait beaucoup de temps à Moscou, et n'y revenait qu'épisodiquement. Il nous recevait dans le jardin, magnifiquement entretenu, qui donnait sur la Spree et ses glycines. Nous n'avions pas encore installé les chevaux de frise qui masqueraient l'autre berge.

C'étaient des après-midi d'impressionnistes. Il faisait léger. Ulbricht nous débriefait les intentions des camarades, mais nous passions une grande partie de l'après-midi à boire des citrons pressés – ils étaient un peu verts, ces citrons de Batoumi, mais nous en raffolions! – et à nous

féliciter du temps, de la chance insigne que nous avions. D'être là, du bon côté. Allemands victorieux. Le Berlin en ruine, nous l'acceptions, ce n'était pas nous. Et quand le soir, pour rentrer, nous traversions la ville ravagée, nous n'avions que peu de peine pour nos parents et pour tous ceux qui l'avaient voulu ainsi.

Chacun avait sa place autour de la grande table, nous les jeunes étions aux coins, un peu en retrait. Käthe me faisait face à l'autre bout de la diagonale. Elle haussait souvent les yeux. Ou bâillait. J'étais le seul à la voir. À la fin de l'après-midi, nous prenions des barques, j'allais avec Käthe, « les jeunes ensemble ! » Nous n'étions guère moins âgés que les autres cadres, quatre, cinq ans peut-être, mais nous étions les jeunes.

Käthe me fascinait par son indolence, son mépris des conventions, par ses bâillements fréquents qu'elle ponctuait d'une petite musique, trois petits tons tout discrets. Elle parlait peu, avait des idées radicales sur les changements qu'il convenait de donner à notre pays et, surtout, ne s'embarrassait jamais de rien justifier de ses idées.

Mais le charme opérait. Et chaque après-midi où elle ne pouvait venir à la résidence résonnait comme un jour creux, totalement perdu.

L'envie d'elle s'installa petit à petit. Je commençai à l'aimer pour tant de raisons, aucune de celles qu'on voyait au cinéma, ni dans les livres. Je l'aimai d'abord comme une grande sœur intrépide, un rien délurée, dont j'espérais qu'elle me montrât la vie. Une grande sœur que je regarderais bientôt avec insistance, dont je découvrirais le corps, et l'ambiguïté qui l'accompagnait. Ce corps, échappé de la guerre, tendu, presque raide parfois, reprenait vie et féminité. Le corps roide d'une Jeanne aux traits fins, comme les Jeanne devaient l'être, comme l'était celle de Schiller. Ses sentences, ses critiques étaient parfois adoucies d'un sourire ou de mots un peu plus doux, un chaud et froid qui fouettait le sang et plaisait aux hommes. Je l'aimais aussi parce que les autres la désiraient, c'était une vérité un peu triste, mais qui n'enlevait alors ni à mon admiration ni à mon amour.

Käthe travaillait à l'orchestration des *Trümmerfrauen*, les femmes des ruines. Qui allaient des

années durant nettoyer les décombres, récupérer les briques des immeubles détruits, les retailler, les ranger par groupes de seize sur douze hauteurs. Les tas étaient comptés, et chaque soir ces femmes recevaient de quoi survivre un peu. Käthe avait peu de compassion pour ces travailleuses, elle s'agaçait quand elle les entendait rire, car parfois elles riaient encore, elle n'acceptait pas les retards et, quand un pan entier d'immeuble s'écroulait sur l'une d'elles, elle montrait peu d'émotion. Une fois seulement, elle reconnut parmi ces femmes une bourgeoise qui nous avait aidés pendant la guerre. Elle fit sortir la femme du rang, lui donna plus de bons de ravitaillement qu'on n'aurait pu en gagner en trois mois de labeur, et continua sans un mot.

J'aimais faire la tournée avec Käthe. Nous la faisons au pas de charge. Les tas, à peine formés et comptabilisés, repartaient sur d'autres chantiers, les gravats allaient à ce qui s'appellerait bientôt le *Teufelsberg*, la montagne du diable. La ville était à ciel ouvert, ses immeubles défoncés, des ruches mortes, fenêtres détruites, énuclées, alvéoles noires qui le resteraient longtemps. La

vie de ces femmes s'étalait dehors avec leurs pauvres cambuses, et des landaus installés sur les monticules de terre trouvaient une place dans le paysage, au fur et à mesure du retour des hommes. Parfois Käthe détournait son pas, et allait voir les enfants, souvent hébergés à plusieurs dans la même nacelle. Elle les observait fixement, sans abêtissement, sans regard pour les mères, elle les observait comme des adultes, cette fois sans sévérité, au contraire avec une bonhomie stupéfiante, et à rebours de la morgue qu'elle tenait le reste du temps.

Je ne sais comment lui vint l'idée. Je vis les faits s'enchaîner, et comment tout se compliqua, je vis la purulence ultime de ce projet, mais j'en suis toujours à me demander comment cette folie s'était forgée. Je reste persuadé que Käthe ne pensait pas à mal quand elle l'esquissa. Le ferment était pur. Malgré toute son âpreté, elle pensait à bien. Nous étions durs, le pays était en ruine, mais le ciel d'un beau bleu, et fraîches nos pensées.

3.

À l'été 1946, nous accompagnâmes Ulbricht à Moscou. Le train traversait la Pologne, elle aussi dévastée. Käthe me fit une tirade surprenante sur l'impossibilité pour ce pays de s'en tirer seul. Je lui demandai en quoi ils étaient moins bien logés que nous, après tout les ruines étaient les mêmes.

– C'est une société de musiciens. Ils ne connaissent rien aux mathématiques, ils n'ont aucun talent pour repenser le pays.

Je ris. Elle s'emporta :

– Je suis sérieuse. Ils n'y entendent rien. Leur école polonaise de logique est foireuse. D'ailleurs Tarski s'est sauvé en Amérique avant la guerre. Les Hongrois s'en sortiront, ils ont Pólya, ils

ont Riesz ou encore Szemerédi. Les Français peut-être. Mais les Polonais vont continuer leur musique !

Ulbricht se réveilla. Et nous regarda d'un air moqueur. Il était persuadé que nous étions ensemble, et que nous nous disputions pour on ne sait quoi. Pourtant, il n'y avait encore rien. Rien de mieux que des tours de barque, des marches d'inspection sur les ruines, et les idées lapidaires de Käthe.

Nous nous sommes aimés une semaine plus tard, à la colline des Moineaux. Ulbricht était hébergé au palais Kouskovo, la délégation à l'internat de l'université Lomonossov, vide à cette saison, si bien que nous prîmes chacun possession d'une chambrée de seize lits. C'était amusant de ne pas se serrer, et de profiter de ces immenses espaces qui pouaient le poêle et le Belomorkanal.

À six heures, dans le hall, nous attendions l'escorte qui nous emmènerait à la soirée d'amitié. Käthe arriva en noir opéra. On sentait en elle de l'impatience. Une volonté de se montrer, de parler, de rire. Elle passa les premières heures

aux côtés d'Ulbricht, puis nous terminâmes la soirée ensemble. Elle fut d'abord à Ulbricht, je le pense, mais il n'osa pas. Ou crut qu'il avait le temps. « Viens », me dit-elle. Son seul mot pour moi. Un « viens » presque perdu, à peine prononcé, voilà le commencement. Comment les faits se mirent en place.

4.

Les sessions à Moscou nous confortèrent dans l'idée d'un temps nouveau, chargé de tous les possibles, de quelques inquiétudes aussi. Nous n'étions pas russes, nous parlions fort peu la langue, juste assez pour un toast ou saluer les camarades le matin, et nous restions partagés sur ce pays trop grand dont nous soupçonnions la brutalité, malgré l'accueil toujours joyeux qui nous était réservé. Nous n'étions pas russes, et depuis la guerre, plus allemands.

Nous nous rendions dans les trois autres zones de Berlin, et n'étions pas davantage séduits. La vie dans les états-majors se ressemblait. Chaque puissance prenait soin de ses représentants. Les Soviétiques nous livraient en denrées afin de

rendre les réceptions données par les Anglais ou les Français.

Les Russes restaient méfiants avec nous. Parfois ils reprenaient les affaires en direct, et se contentaient de nous débriefer. Kâthe avait beaucoup de mal avec leurs façons, elle s'en ouvrit à plusieurs reprises à Ulbricht, lui qui acceptait cette mise sous contrôle. Elle n'avait aucune amitié particulière pour nos homologues des autres zones, « des traîtres, des suspects ». Au mieux, « des idiots qui n'avaient rien compris, et qui ne manqueraient pas de reproduire honte et faillite ».

Je n'étais pas si sectaire. Sur mes dossiers, la gestion des gravats, j'étais en contact avec des ingénieurs et architectes français, anglais et américains. Nos réunions étaient étranges. Partagées entre ceux qui voulaient reconstruire au plus vite, et ceux qui se réjouissaient que Berlin pût rester quelque temps défigurée. Certains voulaient refaire à l'identique, d'autres tracer une nouvelle ville et oublier à jamais les plans de Speer. Il n'y avait pas de lignes claires, même parmi les Allemands.

Et au sein de la délégation américaine, il y avait Elizabeth. Cette femme venue de New York avec le premier bateau d'épouses rejoignant leurs maris. Le sien était mort pendant qu'elle faisait la traversée, elle l'apprit à son arrivée en Hollande, et ne souhaita pas retourner en Amérique où plus rien ne l'attendait. L'autorité américaine lui proposa de rester en Allemagne, et de se plonger dans la gestion des décombres. Elle était la seule femme parmi nous, et ce n'était rien de dire qu'elle illuminait notre groupe. La souillure, le fracas de la guerre, elle n'en avait rien connu, elle arrivait d'un autre monde, indemne et lumineux, une jeune veuve dont on devinait la douleur d'avoir perdu si tôt son mari, il n'y avait aucune ambiguïté là-dessus, son regard parfois s'abandonnait et on la savait alors à son souvenir, mais dont on voyait surtout l'immense désir de vie.

J'allais avec elle chaque semaine à l'arrivée du train américain. Elizabeth m'offrait du corned-beef que nous nous partagions dans un jardin près de la gare de Wannsee. Parfois rejoints par des habitants du coin, avec qui nous faisons dînette, en oubliant le temps d'un repas

que nous avons peut-être été ennemis. Nous ne parlions pas du passé avec ces gens. Ils restaient des passants, que nous invitions de bon cœur, mais dont nous ne voulions rien savoir de plus.

Elizabeth devint vite Liz, elle m'apprit à le prononcer. Il fallait beaucoup de douceur, presque de l'égarement à la fin. Le suggérer plutôt que de le dire, et pourtant lui conserver sa force, ce fut ma première leçon de haute société américaine. Liz. « Vous y arriverez », me dit-elle. Je l'emmenais au cinéma. Käthe aurait été folle de l'apprendre, je ne lui racontai rien de cette histoire.

Nos déjeuners sur l'herbe étaient empreints de la schizophrénie du Berlin d'immédiate après-guerre. Je restais, malgré tout, Allemand, et elle, une vraie Américaine. Je ne saurai jamais comment elle me regardait. Un résistant ? Quelqu'un du mauvais camp qui avait su se reprendre à temps ? Un homme sympathique qui ne parlait jamais du passé, qui n'évoquait jamais ses parents, un peu parfois les lieux de son enfance ? Un homme rongé par une honte tellement grande, tellement insupportable qu'il

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

EDITH NOUBLANCHE
RELECTURE ET ÉDITION

CORINNE BERNARD
CORRECTION

REMY TRICOT
COUVERTURE

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITE J
IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

AGENCE TRAMES
CESSION DE DROITS

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2022
IMPRIMÉ EN UE

